

SEPTIÈME HOMÉLIE

Le sentiment de la tristesse ne nous a été donné qu'en vue du péché. De ces paroles : «Au commencement Dieu créa le ciel et la terre,» et des consolations que nous fournit ce récit. De ces autres paroles : «Adam, où es-tu ?» Qu'il faut s'abstenir des serments.

1. Les réflexions que j'ai soumises hier à votre charité se rapportaient à des sujets nombreux et divers. S'il ne vous est pas possible de vous pénétrer de tous les points de cette doctrine, je vous prierai de graver de préférence ce point-ci dans votre mémoire, à savoir, que Dieu, en imprimant à notre nature le sentiment de la tristesse, lui a fixé pour objet unique le péché. Il nous le démontre d'ailleurs par l'expérience elle-même. La peine et l'abattement dans lesquels nous jettent la perte des biens de la fortune, de la santé, de la vie, ainsi que tous les autres maux auxquels nous sommes en butte, loin de nous rapporter pour fruit quelque consolation, ne font, au contraire, qu'augmenter notre misère. Mais lorsque notre affliction et notre tristesse ont pour objet nos propres fautes, nous atténuons la gravité de nos péchés, nous en allégeons le poids, et souvent même nous parvenons à les effacer complètement en nos âmes.

Ayez donc, je vous le répète, un souvenir continuel de cette vérité, qu'il faut s'affliger uniquement du péché, et de rien autre chose. Souvenez-vous encore que, si le péché a importé dans notre existence la douleur et la mort, il est à son tour détruit par la douleur et par la mort, ainsi que nous l'avons précédemment démontré. En conséquence, ne craignons rien tant que de pécher et de prévariquer. Ne redoutons pas le châtement, et nous éviterons le châtement. Les trois enfants ne redoutèrent pas les ardeurs de la fournaise, et ils en évitèrent les atteintes. Tels doivent être les serviteurs de Dieu. Si des hommes élevés sous le règne de l'ancienne loi, alors que la mort n'avait pas été exterminée, que les portes d'airain n'avaient pas été brisées, que les verrous de fer n'avaient pas été mis en pièces, ont affronté la mort avec tant de générosité; quelle excuse, quel prétexte invoquerons-nous pour pallier l'infériorité de notre vertu comparée à leur vertu, tandis que cependant nous jouissons de grâces beaucoup plus abondantes, et que la mort n'est plus qu'un nom dépouillé de toute réalité ? En effet, la mort est-elle maintenant autre chose qu'un sommeil, qu'un voyage, une translation, un repos, un port à l'abri des orages ? ne nous débarrasse-t-elle pas de toute cause de trouble; ne nous affranchit-elle pas des soucis de la vie ?

Mais n'insistons pas davantage sur ces motifs de consolation. Voilà déjà cinq jours que nous cherchons à calmer la douleur de vos âmes. Poursuivre ce même dessein serait pour vous une occasion d'ennui. D'ailleurs, pour les personnes qui en ont été pénétrées, il leur suffit de ce qui a été dit; et pour les pusillanimes, nous aurions beau ajouter aux raisons déjà données des raisons encore plus nombreuses, ils n'en retireraient par une plus grande utilité. Le moment est arrivé de consacrer cet enseignement à l'exposition des saintes Ecritures. De même que, si nous eussions gardé complètement le silence sur ce malheur, on nous eût accusé de cruauté et d'inhumanité; de même, si nous vous entretenions exclusivement de ce même sujet, nous encourrions avec autant de raison le reproche de puérité. Je remets donc vos cœurs entre les mains de Dieu, dont la parole peut retentir au milieu de vos pensées, et chasser toute tristesse de vos âmes, et j'aborde notre enseignement habituel avec d'autant plus d'empressement que l'explication de l'Ecriture sainte est toujours propre à ranimer notre courage et à nous consoler. Ainsi, tout en paraissant me faire renoncer à vous entretenir de pensées consolantes, l'interprétation de l'Ecriture me ramène au même dessein.

Que l'Ecriture tout entière fournisse de puissants motifs de consolation à quiconque l'étudie sérieusement, je vais vous le prouver à l'instant même. Et, pour cela, je n'irai pas chercher dans les divers livres dont elle se compose, ce qu'ils renferment de consolant. Afin de jeter la plus grande clarté sur ma proposition, je prendrai le livre qui nous a été lu aujourd'hui; et par le commencement et le début de ce livre, qui, loin d'offrir aucun vestige de pensées consolantes, semble plutôt en être tout à fait éloigné, j'établirai la vérité de ce que j'avance. Quel est donc le début dont je parle ? «Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. La terre était invisible et dans la confusion, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme.» (Gen 1,1) Est-ce que ces paroles paraîtraient à l'un d'entre vous renfermer quelque chose qui soit propre à le consoler dans sa tristesse ? Ne forment-elles pas un simple récit, et ne racontent-elles pas uniquement l'histoire de la création.

2. Voulez-vous cependant que je vous découvre les consolations cachées dans ce passage de nos saints Livres ? Elevez alors vos pensées, et prêtez une scrupuleuse attention à ce que vous allez entendre. Quand vous saurez que le ciel, la terre, la mer, l'air et les eaux,

SEPTIÈME HOMÉLIE

ces astres innombrables, ces deux flambeaux plus grands que les autres, les plantes, les quadrupèdes, les animaux qui nagent dans les eaux ou qui volent dans les airs, tout ce monde visible en un mot, Dieu l'a créé pour vous, pour votre conservation et en votre honneur, est-ce qu'alors vous n'éprouverez pas les sentiments les plus doux ? N'êtes-vous pas frappés de cette preuve éclatante de l'amour de Dieu envers vous, lorsque vous pensez que ce monde tel qu'il est, ce monde si beau, si vaste, si grand, si admirable, c'est pour vous, tout petits que vous êtes, que Dieu l'a jeté dans l'espace ? Si donc on prononce devant vous cette parole : «Au commencement Dieu créa le ciel et la terre,» ne passez pas là-dessus légèrement : parcourez plutôt, en esprit, l'étendue de la terre; considérez cette table riche et abondante qui a été dressée pour vous, et les délices de toutes sortes qui vous ont été préparées.

Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que cet univers si beau et si grand ne nous a pas été donné pour prix de nos travaux, ni en récompense de nos bonnes actions. En même temps qu'il nous a créés, Dieu a conféré à notre race l'honneur de cette royauté : «Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance.» (Gen 1,26) Que signifient ces mots : «notre image et d notre ressemblance ?» L'image de laquelle parle le Seigneur a pour objet la souveraineté. De même qu'il n'y a dans le ciel aucun être supérieur à Dieu, il ne doit y avoir sur la terre aucun être supérieur à l'homme.

La première et la principale marque d'honneur que Dieu nous a donnée, a donc été de nous créer à son image; la seconde a été de nous conférer cette souveraineté sans aucun mérite de notre part, mais par une pure grâce de sa libéralité; la troisième a été de faire de cette souveraineté une souveraineté naturelle. Parmi les souverainetés, les unes découlent de la nature, les autres des suffrages de nos semblables. Nous avons un exemple des premières dans la souveraineté du lion sur les quadrupèdes, de l'aigle sur les oiseaux; nous avons un exemple des secondes dans la souveraineté de nos empereurs. Si ceux-ci commandent à leurs sujets, ce n'est pas en vertu d'une supériorité consacrée par la nature : c'est pourquoi ils perdent souvent la puissance. Telle est la condition des choses dont la nature n'est pas le principe, qu'elles sont aisément accessibles aux changements et aux vicissitudes. Il n'en est pas ainsi de la royauté du lion : elle s'exerce sur les quadrupèdes en vertu des lois de la nature, comme celle de l'aigle sur les oiseaux. Chez ces êtres, la royauté est l'apanage de leur race; et jamais on n'a vu le roi des animaux dépouillé de sa souveraineté.

C'est une royauté semblable que Dieu nous a octroyée dès le commencement; c'est une semblable supériorité qu'il nous a donnée sur tous les êtres de la création. Indépendamment de ce privilège glorieux, il a honoré encore la nature humaine d'une autre manière. Il daigna nous choisir un séjour incomparable et nous désigner le paradis comme le lieu de notre demeure; à cette faveur il ajouta le don de la raison et d'une âme immortelle. Mais ne poursuivons pas cet ordre de pensées. D'ailleurs Dieu me paraît avoir porté son amour envers les hommes à un tel point qu'il est également facile de démontrer par ses châtiments comme par ses bienfaits l'étendue de sa bonté. C'est un sujet sur lequel j'appelle particulièrement vos plus sérieuses réflexions. Sachez-le bien; non seulement quand il nous comble d'honneurs et de bienfaits, mais encore quand il nous châtie et nous punit, le Seigneur se montre souverainement bon envers nous. Que les Grecs et que les hérétiques soulèvent des discussions et nous suscitent des combats sur la bonté de Dieu et sur son amour pour les hommes; les faveurs dont il nous a comblés aussi bien que les fléaux par lesquels il nous a châtiés nous serviront au même titre à l'établir.

Supposez que Dieu soit bon quand il nous fait du bien et qu'il ne le soit pas quand nous punis, il ne sera donc bon qu'à moitié. Or cela est évidemment impossible. Il n'est pas invraisemblable qu'il en soit ainsi chez les hommes, parce qu'ils obéissent, en punissant, à la passion et à la colère. Mais comme Dieu est exempt de passions, soit qu'il nous dispense ses faveurs, soit qu'il nous punisse, il est toujours également bon. L'enfer dont il nous a menacés, comme le royaume qu'il nous a promis, nous le montrent sous cet aspect. Voulez-vous savoir comment ? je vais vous le dire. Si le Seigneur ne nous eût pas menacés de l'enfer, s'il n'eût pas préparé ses châtiments, bien des hommes n'eussent jamais obtenu le royaume des cieux. L'espérance des biens à venir a moins d'efficacité pour porter le commun des mortels à la vertu, et à veiller aux intérêts de leur âme, que la crainte excitée par les châtiments suspendus sur leurs têtes. En sorte, que si l'enfer est opposé au royaume du ciel, l'un et l'autre tendent vers une même fin, à savoir, à procurer le salut des hommes : celui-ci, en nous attirant doucement à lui; celui-là, en nous contraignant à nous occuper de notre salut, et en corrigeant par la crainte ceux qui se livreraient à une négligence excessive.

3. Ce n'est pas sans dessein que je vous tiens ce langage. Parce que nous sommes fréquemment sujets aux famines, aux sécheresses, aux guerres, aux coups de la colère

SEPTIÈME HOMÉLIE

impériale et à d'autres maux de ce genre qui nous frappent à l'improviste, plusieurs en prennent occasion de tromper les simples et de prétendre que ces événements ne méritent pas d'être l'objet de la divine providence. Or c'est afin que nous ne soyons pas induits en erreur, c'est afin d'être intimement persuadés que, si Dieu nous afflige d'une famine, d'une guerre ou d'un fléau semblable, il nous témoigne encore en cela son amour et son extrême sollicitude, que j'ai cru devoir insister sur ce sujet. Nous voyons des parents, dont la tendresse pour leurs enfants est si remarquable, leur interdire leur table, leur infliger des châtements, les assujettir à des traitements ignominieux, et les corriger par une infinité d'autres moyens, lorsqu'ils s'abandonnent à une conduite déréglée. Cependant, en agissant ainsi avec leurs enfants, ils sont inspirés par leur affection paternelle, tout comme en les comblant de prévenances. C'est même alors qu'ils se montrent principalement pères. Si des hommes que la colère et la vivacité éloignent souvent du véritable but, en châtiant ceux qu'ils aiment, obéissent, comme on le pense généralement, à leur tendresse et à leur sollicitude, et non à la cruauté, à la dureté; à plus forte raison devons-nous concevoir les mêmes sentiments de ce Dieu dont l'incompréhensible bonté surpasse le plus haut degré imaginable de tendresse paternelle.

Ne croyez pas que je parle de la sorte par conjecture. Revenons au texte sacré qui nous occupe, et examinons comment, lorsque l'homme eut été trompé et séduit par le démon, le Seigneur le punit de la faute monstrueuse qu'il avait commise. Est-ce qu'il le frappa d'une ruine complète ? Et pourtant, la plus stricte justice exigeait qu'un être qui, sans avoir fait aucun bien, et après avoir été l'objet de tant de faveurs, n'y répondait dès le commencement que par le désordre, fût perdu et exterminé sans retour. Dieu ne le fit pas : il ne prit pas l'homme en horreur, il ne se détourna pas d'une créature qui avait reconnu ses bienfaits par une si noire ingratitude; mais il accourut vers elle, comme le médecin au chevet du malade. N'accordez pas, mes bien-aimés, à ce point une attention fugitive. Remarquez-le bien, ce n'est ni un ange, ni un archange, ni aucun autre de ses serviteurs que Dieu envoie à l'homme tombé. Lui-même, tout Seigneur qu'il est, il descend vers sa créature déchue, il la relève du sol où elle gisait; il reste seul à seul auprès de l'homme, comme un ami auprès d'un ami atteint par l'adversité et plongé dans une grande infortune.

Assurément Dieu cède ici aux inspirations de sa profonde sollicitude, et le langage qu'il tient au premier homme fait ressortir son ineffable tendresse. Mais pourquoi dire *son langage* ? Sa première parole déclare, à elle seule, le sentiment qui l'anime. L'injure qu'il avait reçue semblerait devoir mettre en sa bouche des reproches de la nature suivante : Créature perverse, et la perversité même, après avoir été comblée par moi des marques de la plus haute bienveillance, après avoir été investie des honneurs de la royauté, élevée au-dessus du reste des habitants de la terre, sans aucun mérite de ta part; après avoir reçu par expérience des signes et des gages incontestables de ma sollicitude et de ma providence à ton égard, tu estimes le démon, malgré sa malice, malgré son venin, le démon, ennemi déclaré de ton salut, plus digne de ta confiance que ton créateur et ton protecteur ! T'a-t-il donné les marques d'intérêt que je t'ai données ? N'ai-je pas créé le ciel pour toi ? n'ai-je pas créé pour toi la terre, la mer, le soleil, la lune et tous les astres ? Certes, parmi les anges, aucun n'avait besoin de cet univers. C'est pour toi et pour ta félicité que je l'ai créé grand et beau comme il est. Mais des paroles en l'air, une promesse mensongère, une assertion où tout n'était que fausseté, t'ont semblé plus dignes de foi que les témoignages éclatants de ma providence et de ma bonté : tu t'es livré au démon, et tu as foulé mes lois aux pieds.

Ces reproches, et même de plus vifs, auraient dû, selon toute apparence, sortir de la bouche d'un Dieu outragé. Mais, loin de tenir ce langage, le Seigneur suit au contraire une ligne tout opposée. Par sa première parole, il relève l'homme déchu, et il ramène la confiance dans son âme tremblante et abattue. C'est Dieu qui le premier appelle sa créature : et cette prévenance, jointe à la forme qu'elle revêt, manifeste l'amour et la sollicitude du créateur. «Adam, où es-tu ?» (Gen 3,9) lui dit-il, en l'appelant par son propre nom. C'est là, vous le savez tous, un signe d'une profonde affection. Des personnes qui pleurent sur des morts chéris les rappellent ordinairement de la sorte, et elles ont continuellement leurs noms sur les lèvres. De même lorsqu'on est animé de sentiments d'inimitié et de haine, on ne souffre pas que l'on prononce en sa présence le nom des personnes qui en sont l'objet. Saül n'avait reçu aucune offense de David; il l'avait lui-même offensé grièvement et de beaucoup de manières; mais, dès qu'il eut conçu contre lui de l'aversion et de la haine, il ne supporta pas qu'on prononçât son nom devant lui. Un jour, tout le monde étant assis, comme David n'arrivait pas, savez-vous ce que dit Saül ? il ne dit pas : Où est David ? mais bien : «Où est le fils de Jessé ?» (I Roi 20) le désignant ainsi par le nom de son père. Les Juifs firent la même chose à l'égard du

SEPTIÈME HOMÉLIE

Christ. Lorsqu'il était pour eux un objet de haine et d'aversion, ils ne disaient pas : Où est le Christ ? mais simplement, «Où est cet homme-là ?» (Jn 7,11)

4. Dieu voulant donc montrer que le péché n'avait en rien diminué son amour, que la désobéissance n'avait porté aucune atteinte à sa bienveillance, et qu'il ne cessera pas de veiller avec sollicitude sur l'homme déchu, s'exprime en ces termes : «Adam, où es-tu ?» Il n'ignorait pas où l'homme était en ce moment, mais il n'ignorait pas non plus que la faute ferme la bouche, qu'elle paralyse la langue, que la conscience elle-même nous interdit toute parole, et que le silence, semblable à une chaîne, nous fixe dans une sorte de stupidité. Voilà pourquoi le Seigneur désirent inspirer à l'homme la confiance et la hardiesse de prendre la parole, afin qu'il pût pallier la gravité de sa prévarication et obtenir ainsi une certaine indulgence, l'appela lui-même le premier, calmant ainsi par sa voix l'extrême anxiété du coupable, apaisant ses terreurs et lui donnant à lui-même le courage de parler. «Où es-tu, Adam ?» disait-il. Je ne te trouve pas dans l'état où je t'ai laissé. Je t'avais laissé plein de confiance et de gloire, et je te trouve dans la confusion et le silence.

Admirez ici la bonté du Seigneur. Ce n'est pas Eve, ce n'est pas le serpent qu'il appelle. C'est l'homme, dont la faute a été la plus légère, qu'il mène à son tribunal. Il commence par celui qui a quelques droits à son indulgence, afin de prononcer une sentence moins sévère contre celle dont la faute a le plus de gravité. Les juges de la terre, quoiqu'il s'agisse de leurs semblables, d'hommes qui participent avec eux à la même nature, ne daignent pas les interroger par eux-mêmes. Ils délèguent un de leurs subalternes et le chargent de soumettre à l'inculpé les questions qu'ils désirent lui faire, en sorte qu'ils laissent à cet intermédiaire le soin de l'interrogatoire, et qu'ils en recueillent de sa bouche le résultat. Mais Dieu ne veut pas d'intermédiaire entre l'homme et lui; c'est par lui-même qu'il le juge; c'est par lui-même qu'il le console.

La circonstance la plus admirable en tout ceci, est que le Seigneur répare le mal qu'avait produit la faute. Lorsque des malfaiteurs ou des sacrilèges tombent entre les mains des juges, ces derniers ne s'inquiètent pas des moyens de les rendre meilleurs; ils ne songent qu'à punir leurs forfaits. Dieu, au contraire, examine, à l'endroit du pécheur, non pas quel châtement il lui infligera, mais comment il le corrigera, comment il le rendra meilleur, et le préservera à l'avenir de toute défaite. Ainsi Dieu est à la fois un juge, un médecin et un maître. Il interroge comme un juge, il guérit comme un médecin, il enseigne comme un maître et ramène les égarés dans les voies de la sagesse.

S'il suffit d'une simple et courte parole pour faire ressortir avec tant de clarté la bonté infinie de Dieu, que serait-ce si nous parcourions ce jugement tout entier, et si nous vous en exposions toutes les parties ? Voyez-vous comment les saintes Ecritures possèdent le privilège de nous consoler, en même temps que de nous éclairer ? Nous reviendrons sur ce sujet en lieu convenable. Il serait auparavant nécessaire de vous apprendre l'époque à laquelle ce livre a été composé. Il n'a été écrit ni au commencement du monde, ni dans les temps immédiatement postérieurs à Adam, mais après un grand nombre de générations. Ce serait encore le lieu de rechercher pourquoi en ce temps plutôt qu'en tout autre, pourquoi il a été donné aux Juifs et non à tous les hommes, pourquoi il a été composé en langue hébraïque, et dans le désert du Sinaï. Ce n'est pas sans motif que l'Apôtre parle de cet endroit; il nous indiquait un sujet de profondes réflexions, quand il écrivait : «Il y a deux testaments : L'un, qui a été donné sur le mont Sinaï, engendre pour la servitude.» (Gal 4,24)

5. Bien d'autres sujets se présenteraient encore à nos recherches, mais le temps ne nous permet pas de nous engager dans une tâche si laborieuse. Nous remettons la solution de ces questions à un moment plus favorable, et, revenant sur l'éloignement où nous devons vivre de toute espèce de serments, nous vous exhorterons à vous occuper de ce point avec le zèle qu'il mérite. N'est-il pas vraiment absurde qu'un serviteur n'ose pas prononcer le nom de son maître sans le faire précéder d'une qualification honorable, et qu'il emploie à tout propos, inconsidérément, et avec mépris, le nom du Maître des anges ? Quoi ! lorsqu'il s'agit de prendre le livre des Evangiles, vous purifiez vos mains, et vous ne le prenez qu'avec crainte et respect, religion et tremblement; et votre langue porterait partout et inconsidérément le nom du Dieu de l'Evangile ! Voulez-vous apprendre comment le prononcent les puissances célestes, avec quel sentiment de crainte, d'effroi et d'admiration ? «J'ai vu, disait Isaïe, le Seigneur assis sur un trône élevé : des séraphins étaient debout autour de lui, et ils criaient les uns aux autres, et ils disaient : Saint, saint, saint le Seigneur Dieu des années. La terre entière est remplie de sa gloire.» (Is 6, 1-3) Voyez-vous la crainte, la frayeur dont les séraphins sont pénétrés, en célébrant sa gloire et ses louanges ?

SEPTIÈME HOMÉLIE

Pour vous, dans vos prières, dans vos supplications, quand il faudrait trembler et vous montrer attentif et vigilant, vous invoquez le Seigneur avec une nonchalance incroyable. Mais une occasion de jurer se présente, telle, qu'il faudrait alors garder un profond silence sur son Nom admirable, vous ajoutez les serments aux serments. Quelle excuse alléguerez-vous ? Non, vous avez beau vous retrancher derrière l'habitude, l'habitude ne vous justifiera pas. On rapporte qu'un orateur profane avait contracté la ridicule manie de remuer sans cesse en marchant l'épaule droite. Néanmoins il trouva le moyen de venir à bout de cette habitude : il mit du côté de chacune de ses épaules la pointe de deux glaives, afin que la crainte de la douleur réprimât en lui tout mouvement inopportun. Faites la même chose pour votre langue. Servez-vous en guise de glaive, de la crainte des châtiments de Dieu, et vous arriverez à remporter sur vous-même une victoire complète. Il est impossible, je le répète, il est impossible qu'en ajoutant cette précaution à des réflexions sérieuses, vous soyez jamais vaincus. Vous faites maintenant l'éloge de nos paroles; mais une fois que vous vous serez corrigés, non seulement vous nous louerez davantage, mais vous vous félicitez vivement vous mêmes; vous écouterez nos discours avec beaucoup plus de plaisir, et vous invoquerez avec une conscience pure ce Dieu qui vous respecte au point de vous dire : «Vous ne jurerez même pas par votre tête;» (Mt 5,36) tandis que vous le méprisez assez pour profaner sa gloire par vos serments.

Mais que faire, dira quelqu'un, si l'on me met dans la nécessité de jurer ? Ô homme, de quelle nécessité parlez-vous ? Déclarez à tout le monde que vous aimeriez mieux souffrir toute sorte de maux que de transgresser la loi de Dieu, et l'on cessera de vous mettre dans cette prétendue nécessité. Ce n'est pas le serment qui nous rend dignes de foi, mais une vie sans tache, une conduite marquée au coin de la probité, et d'excellents principes. On a vu des hommes entasser serments sur serments, et ne persuader personne. D'autres, au contraire, par leur simple parole inspiraient une confiance sans bornes. Pénétrons-nous donc de ces vérités, et, les yeux fixés sur le châtiment réservé à ceux qui prodiguent ou violent la serments, éloignons-nous de cette pernicieuse habitude, nous pourrons ensuite aborder les autres vertus et mériter ainsi les biens à venir. Puisse nous tous en être rendus dignes, avec le secours de la grâce et de l'amour de notre Seigneur Jésus Christ par lequel et avec lequel tout honneur, toute puissance et toute gloire appartiennent à Dieu le Père et au saint Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.